

On y trouve des peintures comme celle-ci :

La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses
Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ;
La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;
Les grands bois ont leurs bruits mystérieux et vagues ;
La mer a les sanglots que lui jettent les vagues ;
L'étoile a ses rayons, mais le mort a son ver !.....

Le ver, c'est la couronne épouvantable et sombre
Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans l'om-
C'est le baiser reçu dans ce lugubre jour [bre ;
Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !
Et ce baiser fatal, cette reine jalouse
Veut que nous le gardions comme un gage d'amour !..

.....

Dans le temps ce cauchemar poétique prit tout le monde par surprise. Les faits ne vinrent que trop tôt livrer le mot de l'énigme. L'analogie était parfaite.

Mesdames et messieurs, je vous avais promis en commençant de ne vous parler que du poète et de laisser dans l'ombre les malheurs du libraire. Vous me pardonnerez si je dois encore une fois poser un doigt timide sur cette plaie. L'explication de la pièce qui nous occupe maintenant l'exige. Car, si, comme on l'a dit, il est permis aux poètes de ne pas dater leurs œuvres, ceci est vrai seulement dans la grande poésie qui n'a rien de commun avec la réalité brutale de chaque jour. Les poètes qui veulent être de leur temps, comme sont les contemporains, ne cherchent pas l'inspiration exclusivement dans l'art qui se nourrit de lui-même, mais ils étudient en même temps les événements qui se déroulent sous leurs yeux et ils prêtent l'oreille aux battements de leurs propres cœurs. Si Crémazie fut si vrai dans ses « Trois morts, » c'est que la tragédie qu'il y représente, la lutte qu'il y peint s'était d'abord livrée en lui-même et qu'il en connaissait les véritables héros.

Entraîné par des amis dont l'histoire enregistrera les noms pour les maudire, mais qu'il n'est pas encore temps de livrer à la publicité, l'infortuné s'était laissé